



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Roman historique et littérature mémorielle : *La Fabrique des salauds* de Chris Kraus

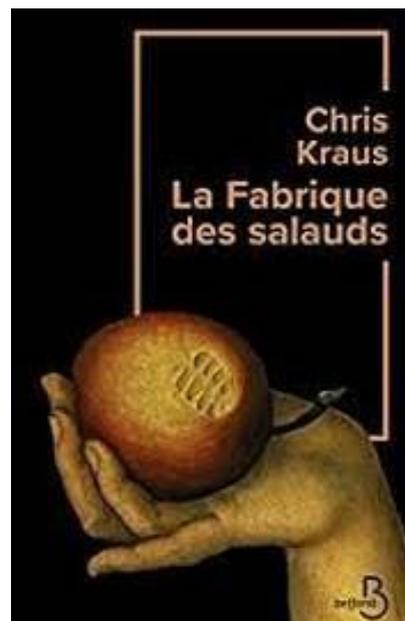
Daniel Acke

VUB – Mémoire d'Auschwitz ASBL

Novembre 2021

Avec *La Fabrique des salauds*¹, paru en 2017 sous le titre original *Das Kalte Blut*, le réalisateur, scénariste et écrivain allemand Chris Kraus signe un monumental roman historique qui prend pour objet les crimes de masses du nazisme et leurs répercussions tout au long du vingtième siècle.

Comme tout écrit relevant de la littérature mémorielle, ce livre s'inscrit lui aussi dans un moment historique spécifique de la prise en compte des dramatiques événements passés. Celui, inauguré il y a une quinzaine d'années, où les écrivains s'avisèrent de donner la parole non plus aux victimes du génocide, mais aux bourreaux, et dont l'exemple le plus retentissant a été la publication, en 2006, des *Bienveillantes* de Jonathan Littell, roman couronné d'un immense succès, mais accompagné aussi de nombreuses polémiques². C'est aussi celui où, en Allemagne en particulier, une nouvelle génération d'intellectuels a émergé, qui n'a pas connu la guerre, mais a senti le besoin de s'interroger sur les crimes de leurs grands-parents et sur la responsabilité des différents membres de leur famille. À titre d'exemple, la petite-nièce de Heinrich Himmler fit une enquête sur « les frères Himmler », dévoilant ainsi l'« histoire d'une famille allemande »³.



Comme il l'explique dans la postface, Chris Kraus a lui aussi mené une enquête approfondie sur sa propre famille. C'est à partir de ce long travail d'archives qui lui prit plusieurs années et grâce aux encouragements notamment de son éditeur qu'a émergé le projet du roman. Kraus a découvert sur le tard que son grand-père fut membre des *Einsatzgruppen* qui, en Europe de l'Est, mirent en œuvre la « Shoah par balle ». C'est donc tout naturellement que l'écrivain placera les bourreaux et non les victimes au centre de son roman. S'inspirant librement de l'histoire de ses ancêtres, des Allemands de Lettonie, il raconte une saga familiale qui embrasse plusieurs décennies, nous menant des années précédant la révolution d'Octobre

¹ Traduit de l'allemand par Rose Labourie, Paris, Belfond, 2019.

² Voir le dossier « Questions de "bourreaux" – De kwestie van de "beul" », *Témoigner entre histoire et mémoire – Getuigen tussen geschiedenis en gedachtenis*, n° 100, juillet-septembre 2008.

³ Selon le titre de l'original allemand, qui répond mieux aux intentions de l'auteur que celui de la traduction française : *Die Brüder Himmler, Eine deutsche Familiengeschichte*, Fischer, 2005. Mit einem Nachwort von Michael Wildt ; traduction française : *Les frères Himmler, Histoire d'une famille allemande*, Neuilly-sur-Seine, David Reinharc, 2012, Postface de Michael Wildt.

aux années soixante-dix. Au centre, un trio formé par, d'une part, les deux frères Hubert (Hub) et Konstantin (Koja) Solm, qui s'engagent dans la SS et ensuite dans le SD (*Sicherheitsdienst*), poursuivant dans l'après-guerre leur carrière dans les services secrets allemands successifs, et, d'autre part, leur sœur adoptive Eva (Ev), qui se marie avec Hub, mais entretient une liaison cachée avec Koja dont elle aura un enfant. On le devine, entre ces trois membres de la famille Solm se nouent des liens personnels et sentimentaux tant passionnels que troubles et tortueux qui vont contribuer à mener les deux hommes à leur perte.

Nous apprenons le récit détaillé de cette authentique tragédie par la bouche de Koja, l'unique narrateur du récit, qui se retrouve avec une balle de revolver logée dans le crâne (à la suite du dernier rebondissement de l'histoire) dans un hôpital de Munich, où il se confesse à un hippie pacifiste avec lequel il partage sa chambre et qui l'écoute, de plus en plus incrédule et horrifié face aux faits rapportés. Mais les vicissitudes des trois héros sont inextricablement mêlées aux événements également tragiques, complexes et embrouillés de l'Histoire du vingtième siècle, que Kraus entend fidèlement retracer. En effet, il s'est minutieusement documenté sur les faits qu'il évoque, énumérant dans sa postface les nombreux travaux d'historiens qu'il a consultés. Pour le lecteur francophone peu au courant des détails de l'Histoire allemande de l'avant et de l'après-guerre, en particulier des ramifications des différents services secrets, il est parfois difficile de savoir où se situe la frontière entre la vérité historique et la fiction. Un index des innombrables figures historiques et des organisations mentionnées n'aurait peut-être pas été inutile, au risque évidemment d'alourdir encore davantage un ouvrage qui compte déjà presque mille pages. Du reste, la masse des événements traités ne manque pas non plus de faire question, on y reviendra.

Au croisement du destin hors du commun d'une famille germano-balte et des grands bouleversements historiques du siècle passé, le roman permet à Kraus de traiter, pour l'essentiel, deux problèmes qui lui tiennent à cœur et qui sont relatifs aux crimes de guerre. Le premier porte sur l'identité et les mobiles des génocidaires, le second sur les institutions qui leur permettent de sévir en temps de guerre comme de se reconvertir par la suite en temps de paix. La question de savoir de quelle manière l'on devient criminel génocidaire et plus particulièrement criminel nazi a évidemment fait l'objet de nombreuses recherches et de multiples réponses ont été apportées. On s'est notamment intéressé au fait de savoir dans quelle mesure des hommes qui ne sont ni des idéologues fanatiques ni des pervers sadiques arrivent à succomber à la tentation de participer à un crime de masse à la faveur des circonstances. Manifestement, Kraus s'intéresse lui aussi aux « hommes ordinaires » et à la zone grise où le basculement dans le crime est toujours possible. Il se dit fasciné par le personnage qui cumule les qualités de victime et de bourreau et qui porte la marque de l'ambivalence⁴. « L'indissoluble ambivalence des hommes face à un dilemme moral » (p. 883) ne fait pour lui aucun doute, comme il s'en explique dans sa postface. Ce n'est pas un hasard si parmi ses sources historiques il accorde une mention particulière à l'étude en psychologie sociale de Harald Welzer sur les criminels nazis, *Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse*⁵, titre dont il estime qu'il aurait très bien pu convenir à son roman (p. 885). En choisissant de confier le récit rétrospectif à Koja, l'auteur nous donne accès

⁴ Il le voit emblématisé par le destin de Fritz Scherwitz, sauveur de Juifs et membre de l'*Einsatzgruppe A* (voir p. 881) ou par celui de Kurt Gerstein (p. 883).

⁵ Harald Welzer, *Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse* [2007], Paris, Gallimard, 2009.

au monde intérieur de ce dernier, et c'est là un des bénéfices du roman, comme il le déclare dans une interview : « Romancier, je crois que la fiction permet de décrire le criminel de l'intérieur et de combler ce vide, de rétablir une vérité subjective. En ce sens, la fiction est plus proche de la vérité de l'individu. »⁶

Quoi qu'il en soit, ce qui est en jeu ici, c'est la possibilité du roman de nous éclairer sur les mobiles des crimes dont s'est rendu coupable entre autres le protagoniste-narrateur, non seulement à partir des explications qu'il fournit lui-même de son comportement, lesquelles risquent évidemment d'être trompeuses prises à la lettre⁷, mais aussi à partir des situations où il se trouve impliqué. C'est du point de vue de cette visée que le contraste entre les deux frères Hub et Koja prend toute son importance. Hub, le frère aîné, ambitieux, sévère, nazi convaincu, à cheval sur les principes racistes du régime, fait figure de mentor, qui propose à Koja de rejoindre les SS, comme il lui suggérera après la guerre de travailler comme lui pour l'organisation Gehlen, le service de renseignement fondé par l'ancien général de la *Wehrmacht* Reinhard Gehlen, lequel, financé et contrôlé par les Américains, prendra en charge l'espionnage de l'Union soviétique et de sa sphère d'influence en Allemagne de l'Est. Si Koja, plutôt esthète et artiste comme son père, se montre en apparence bon élève, il est tout sauf un homme de principes, et ce n'est pas à partir de là qu'il faut comprendre qu'au fil de l'histoire, il arrive à réaliser un catalogue quasi complet des formes du mal : crime génocidaire (il participe aux tueries des *Einsatzgruppen*), liquidation d'individus, manipulation d'autrui, double sinon triple jeu (il travaille aussi pour le KGB comme il le fera pour le Mossad), trahisons multiples, dont son frère, en particulier, fait les frais. Tandis que Hub vit une descente aux enfers, Koja se tire chaque fois d'affaire voire développe sa carrière en ajustant habilement son comportement aux situations du moment, jusqu'à ce que, à la fin de l'histoire, ses méfaits lui éclatent à la figure tel un boomerang (c'est la fameuse balle de revolver). Ces derniers apparaissent motivés par la vengeance, l'instinct de survie ou, tout au plus, par l'amour (encore qu'à la fin le désir de survie le conduit même à mentir à sa bien-aimée, la belle et sensible Ev). On peut estimer qu'au regard de l'ambition affichée de Kraus de fournir un éclairage romanesque des horreurs génocidaires l'explication s'avère plutôt limitée. Sans doute le comportement perfide que Koja manifeste au sein des différents services secrets auxquels il collabore est-il plus représentatif de la réalité historique et révélateur de la manière dont de nombreux nazis ont discrètement réussi à se refaire une nouvelle carrière après la Seconde Guerre mondiale. Et c'est là précisément le second problème, d'ordre institutionnel, auquel Kraus tient à faire une place, comme il l'a explicitement déclaré : « comment la société de la République fédérale allemande a-t-elle réussi à trouver le chemin de la démocratie en dépit de l'intégration des anciens nazis ? C'est cette question qui m'a poussé à écrire le présent récit. » (p. 882) Reste à savoir si le roman contribue à y apporter une réponse. Il suggère en tout cas que dans le monde des services secrets tout est possible, surtout l'inattendu, voire le cocasse. Le récit connaît de multiples rebondissements qui tiennent le lecteur en haleine et qui prouvent, soit dit en passant, que Kraus possède un

⁶ Johan-Frederik Hel Guedj, « Chris Kraus montre qu'en Allemagne, l'histoire ne passe pas », *L'Écho* en ligne, 1^{er} novembre 2019, <https://www.lecho.be/culture/litterature/chris-kraus-montre-qu-en-allemande-l-histoire-ne-passe-pas/10177762.html>, consulté le 24 avril 2021.

⁷ L'auteur l'admet lui-même dans une autre interview : « L'histoire nous est racontée du point de vue de Koja. Il revient sur sa vie à la première personne. Mais cela ne signifie pas que tout se soit nécessairement passé ainsi. Dans son souvenir, tout homme arrange son histoire. C'est pourquoi l'ensemble du livre est un mélange de vérité et de fiction. », Thomas Kurianowicz, *Die Zeit*, n° 12, 2017.

indéniable talent de narrateur. La cascade d'imbroglis qui ponctuent l'activité de Koja dans les services secrets de l'après-guerre peut en effet donner au lecteur l'impression que « La politique est une nef des fous » (p. 428), comme le confie le protagoniste à son voisin de chambre d'hôpital.

On le sait, la folie est faite entre autres d'incohérences, de dissonances, de la contiguïté improbable des contraires. Tout au long de son roman, à l'occasion de scènes très diverses, Kraus se plaît à orchestrer de telles rencontres. La gravité, le sérieux, l'horreur, d'une part, jouxtent régulièrement la légèreté, la cocasserie, la beauté, d'autre part, conformément aussi au principe de l'ironie de situation⁸. Pour ne donner que quelques exemples, le visage horriblement massacré du traître à la patrie Laschkow, tué par ses compatriotes russes, évoque un tableau de Georges Braque (p. 406). Les dossiers sur les criminels nazis qu'examine Ev « s'imprègnèrent d'un parfum de lavande aux vertus soporifiques » parce qu'elle les range dans une ancienne salle de bains (p. 691). Parfois, l'effet semble trop appuyé et fait penser à une scène de feuilleton télévisé, lorsque, par exemple, Gehlen joue du Bach sur le piano à queue de la somptueuse villa Bormann et s'adresse à Hub et Koja pour parler de choses sérieuses, mais « sans se tourner vers [eux] » (p. 443) ou lorsque, au fil d'une conversation, l'évocation de l'exécution d'un soldat par les SS jouxte une invitation à prendre des « gâteaux secs » (p. 444). Toutefois, l'ironie ne colore pas seulement des tableaux particuliers du roman, mais imprègne la narration tout entière. L'on sait que les aléas du hasard et les renversements ironiques sont, de façon privilégiée, révélés par les périodes violentes de l'Histoire⁹. Ceci dit, Kraus ne bande-t-il pas l'arc de l'ironie à la limite du vraisemblable et, pourrait-on dire, du tolérable, en choisissant de donner à Koja et Hub une sœur adoptive juive, recueillie par la famille Solm après le massacre de sa famille d'origine par la Tchèque, la police bolchévique, et en la mariant de surcroît au nazi entièrement acquis à la cause qu'est Hub, qui ignore évidemment la vérité. Il poursuit sur sa lancée en faisant adopter à Koja, l'ancien SS, l'identité d'un Juif décédé, Jeremias Himmelreich, et de le faire circoncire. Ev, qui se met à traquer d'anciens nazis après la guerre, insiste à un certain moment pour que son compagnon Koja en fasse de même : voilà l'ancien SS sur le point de devenir chasseur de nazis ! (p. 684) De manière analogue, la masse des faits rapportés, le nombre vertigineux de personnages historiques que le narrateur côtoie successivement minent la crédibilité du récit et laissent le lecteur pantois : Koja dessine le portrait de Himmler en sa présence, rencontre Reinhard Heydrich, plus tard Franz Josef Strauss, Isser Harel, Shimon Peres, et bien d'autres...

⁸ Voir le chapitre très éclairant de Pierre Schoentjes sur « L'ironie de situation » dans sa *Poétique de l'ironie*, Seuil, 2001, p. 48-74.

⁹ *Ibid.*, p. 68 sq.

Ces excès invitent à réfléchir sur la capacité du genre du roman historique à se mettre adéquatement au service de la mémoire¹⁰. Dans le sillage du succès des *Bienveillantes*, plusieurs critiques, notamment François Rastier¹¹ et Charlotte Lacoste¹², ont formulé des réserves à la fois quant à la fiabilité du roman historique à faire œuvre de témoignage et vis-à-vis de la promotion du bourreau comme personnage littéraire et narrateur. Pour ce qui est du roman historique, Rastier et Lacoste lui reprochent une tendance au pathos et à l'exagération, la volonté de susciter coûte que coûte l'émotion du lecteur, dans le pire des cas un érotisme aguichant. On l'a vu, Kraus n'échappe pas tout à fait à cette recherche obstinée de l'effet. Quant au choix du bourreau comme protagoniste et narrateur, il participe selon les mêmes critiques d'une interprétation réductrice de l'hypothèse selon laquelle le criminel génocidaire doit être cherché du côté de l'homme ordinaire. En effet, en l'occurrence, ce schéma d'interprétation se trouve amputé de toute référence à des facteurs politiques, économiques, sociaux ou sociopsychologiques. Dès lors, selon cette approche décontextualisée, c'est la nature humaine en tant que telle et que nous partageons tous qui doit être incriminée. Rastier et Lacoste pointent, sous-jacente à cette perspective, une philosophie d'obédience irrationaliste, voire nihiliste, qui ne découvre en l'homme que désir de destruction, popularisée par le « romantisme tardif » des Bataille, Blanchot et autres, et qui scelle le divorce de l'esthétique et de l'éthique, faisant barrage au témoignage véridique. Sans préjuger d'une comparaison plus approfondie avec ce courant français, rappelons que la perspective choisie par Kraus conduit à une subjectivation et à une simplification des mobiles meurtriers.

À l'occasion de l'accueil plutôt mitigé du roman outre-Rhin, les critiques n'ont pas manqué d'épingler des travers de ce genre, au-delà de l'estime qu'ils portent à l'indéniable talent de raconteur d'histoires et de dialoguiste de Chris Kraus, qu'il doit sans aucun doute à sa longue expérience dans le cinéma. On reconnaît surtout à l'auteur le mérite d'avoir attiré l'attention sur l'activité des services secrets allemands de l'après-guerre et à la place confortable qu'y trouvèrent d'anciens nazis, un phénomène qui serait encore trop peu connu en Allemagne même. A fortiori ce sera pour le lecteur francophone une des raisons principales de se plonger dans *La Fabrique des salauds*.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

¹⁰ La même question peut évidemment aussi se poser pour d'autres médias, par exemple le cinéma.

¹¹ François Rastier, *Exterminations en littérature. Les témoignages inconcevables*, Paris, PUF, 2019.

¹² Charlotte Lacoste, *Séductions du bourreau*, Paris, PUF, 2010.